

Joël Hamm

L'autre Regard

C'est l'endroit. L'endroit exact où Luigi s'arrête après avoir dévalé d'une traite le sentier abrupt inscrit dans la rocaïlle : une centaine de mètres à découvert qu'il a franchi le dos courbé, bondissant et dérapant sur les écailles schisteuses, les pieds mal protégés par des chaussures basses inadaptées au terrain, la main gauche plaquée sur sa musette pour l'empêcher de lui battre les flancs, la droite serrant, haut devant lui, son pistolet-mitrailleur.

À mi-pente, il reprend son souffle près de la source qui jaillit d'une fissure de la roche. Le fusil en bandoulière, il observe le mince jaillissement de l'eau sur les mousses. Il forme une coupe avec ses mains, fasciné par le scintillement des gouttelettes qui rebondissent sur ses paumes. Il s'éclabousse le visage, boit quelques gorgées avant de remplir sa gourde puis il contourne le rocher et découvre que le sentier se sépare en deux.

C'est l'instant. L'instant exact où Luigi choisit la voie de gauche. Mais peut-on parler de choix quand on ignore où mènent les chemins qui se proposent à nos pas ?

*

Allongée sur l'étroite surface d'un piton rocheux, au sommet du mont Besson, Elisa sort une épaule de son duvet. Elle voit le ciel pâlir à l'est et l'arc du soleil franchir la frise obscure des collines. Le jour repousse l'ombre des forêts. Vers l'ouest, le massif de la Sainte-Victoire semble maintenant une lampe immense éclairée d'une lumière de coquelicot nouveau.

Les coudes appuyés sur le sol aigu, Elisa ajuste ses jumelles. Elle fouille le paysage, remonte la piste caillouteuse qui parcourt le mont, reptile lustré par l'aurore, et finit par repérer

l'endroit où Luigi, soixante ans plus tôt, s'est arrêté, essoufflé. Elle l'aperçoit, penché sur la source. Bien sûr, elle ne peut pas l'avertir. Trop d'espace et de temps les séparent.

Pour le voir, elle fait appel à l'autre regard, celui qu'elle déployait déjà lorsqu'elle était petite fille et dont elle n'a jamais parlé à personne, sachant, par intuition puis par expérience, que la plupart des gens revendiquent une pensée rationaliste.

Peut-être n'est-elle qu'une rêveuse particulièrement douée. En tout cas, elle distingue Luigi très nettement. Il court maintenant dans la descente en se rattrapant parfois à la branche d'un pin. Elle lui crie d'abandonner ce foulard rouge qui flotte à son cou, oriflamme se détachant sur le vert olive de la végétation. Une cible idéale.

Son cri ne porte pas. Il se perd dans l'épaisseur du temps. Un jour, ce sera différent, elle saura se faire entendre par Luigi, si proche, si lointain. Elle le préviendra avant qu'il choisisse ce passage qui le conduit vers son destin...

Elle songe à cette idée tout en assistant, impuissante, à la progression de Luigi.

*

À cet instant, Luigi dévale encore la colline. La forte pente l'oblige à progresser de côté par bonds successifs.

Au nord, des salves d'armes automatiques claquent, trouées par des détonations plus sourdes. Luigi voudrait revenir sur ses pas, combattre et mourir avec ses camarades, car il est convaincu qu'ils vont mourir. Les forces ennemies sont innombrables, mieux équipées, méthodiques. Il a été désigné par le capitaine pour traverser leurs lignes et transmettre les documents serrés par un élastique au fond de son sac. Il doit passer par la seule faille possible dans le dispositif ennemi et rejoindre les ruines d'un ancien hameau envahi par la végétation. Là-bas, il retrouvera son ami Miguel qui prendra le relais et poursuivra la mission. Ils savent ce qu'ils doivent faire s'ils se font prendre.

En d'autres circonstances, ce serait une belle journée qui commence. Le mistral a lavé le ciel. Il fait déjà chaud. Le soleil irradie les falaises calcaires au sommet du Besson. Luigi s'éponge le front en contemplant la splendeur du paysage quand un bref éclat lumineux attire son attention sur le pic rocheux où il vient de passer la nuit. Sans doute le miroitement du soleil sur une boîte de conserve qui il aura oubliée là-haut. Mais le reflet est mobile. Si c'était un tireur ennemi qui le surveille depuis ce nid d'aigle, derrière la lunette de son fusil ?... L'éclat

disparaît. Un point glacé entre les omoplates, Luigi lie la courroie de sa sacoche autour de son poignet puis se faufile dans la mince cicatrice qui trace parmi les épineux. Les branches le cinglent et accrochent son écharpe. Il la dénoue, la glisse dans une poche de sa veste. Il aperçoit le champ d'oliviers qui surplombe le village abandonné où Miguel l'attend.

La pente est douce maintenant. Luigi marche, réajuste la sacoche à son épaule et empoigne son arme à deux mains. Au loin, les tirs se font plus rares. Il se maudit de les fuir. Les oliviers frémissent sous le souffle du mistral. Il entend des cliquetis.

« Miguel ? »

Il avance entre les troncs torturés, l'oreille aux aguets, ne percevant que le friselis des feuilles sous le vent.

La première rafale lui fracasse les jambes. Il s'effondre sous son propre poids. Ses fémurs brisés traversent ses chairs et s'enfoncent dans le sol. Il n'entend pas les détonations de la deuxième volée de balles qui déchiquètent sa musette, transpercent sa poitrine, en font jaillir des fleurs de sang.

Il gît sur le dos, les yeux ouverts sur le bleu.

Un reflet scintille par moments au sommet du Besson. Une voix crie son prénom, de l'autre côté de cette nuit qui envahit son ciel.

Un sous-officier allemand s'approche, lui soulève la tête du bout de sa botte, rengaine son pistolet, économise une balle.

*

Elisa s'arrête à la source, à l'embranchement des sentiers. Un mince filet d'eau ride le miroir de la vasque creusée dans la roche. L'eau est aussi limpide que le jour où Luigi s'y est désaltéré. Le visage de Luigi s'y reflète encore pour celle qui sait voir...

Elisa n'oublie jamais de ramener un peu de cette eau à la vieille Giovanna, la mère de Luigi, qui la déguste à petites gorgées en fermant les yeux, persuadée de boire l'eau de jeunesse, elle qui fêtera bientôt ses cent ans. Elisa en boit elle-même quelques lampées avant de descendre au village par les sentiers bordés de romarin. Le campanile du clocher dessine ses arabesques de fer forgé sur le ciel, au-dessus de la ligne sombre des arbres.

La place de la mairie est déserte. Elisa se déleste de son sac à dos à l'ombre des platanes, près du monument de pierre où le nom de Luigi figure avec celui de trente de ses camarades. Après les combats, au risque de leur vie, des villageois sont allés chercher les corps des partisans. Sous le soleil de juillet, ils les ont alignés de chaque côté du cours et chacun est venu reconnaître un parent, un ami. Ceux qui venaient d'ailleurs n'ont été réclamés par personne.

Ce jour-là, Giovanna s'est agenouillée près du cadavre de son fils hérissé de lambeaux pourpres. Même très âgée, elle se souvient. Elle continue de voir les langues de chair qui saillent par les trous de ses vêtements, là où les balles de mitrailleuse ont pénétré. Elle ne pleure pas, elle prie. Elle se relève, va vers le gisant suivant. Elle les regarde tous, un par un, en faisant le signe de croix.

Elisa la questionne souvent sur Luigi, sur cette journée maudite ; elle ne répond rien, désigne la photo de Luigi sur la cheminée. Alors, Elisa parle du carnet qu'on a trouvé dans la poche de Luigi. Depuis des années, il gît avec le foulard rouge au fond du tiroir de la table de chevet de Giovanna. Parfois, la vieille femme caresse l'étoffe, avant de s'endormir.

Elisa est la seule personne de la famille à avoir obtenu la permission de feuilleter le carnet. L'angle droit a été arraché par une balle et ses pages sont imprégnées d'un sang devenu presque noir. Longtemps, il a empêché toute lecture mais, au fil des ans, l'encre est réapparue à la surface. En inclinant les feuillets sous un certain angle, l'écriture de Luigi, une trace d'argent, luit faiblement, suffisamment pour être visible.

Elisa a recopié mot à mot ces lignes fragiles. Certains soirs, elle s'allonge aux côtés de son arrière-grand-mère et lui récite les vers écrits par Luigi au maquis. Giovanna soupire en s'endormant.

Tout à l'heure, les officiels commémoreront ce jour tragique avec leurs grands mots désincarnés et leurs fanfares. Ni Elisa ni Giovanna ne seront présentes.

Elisa s'éloigne de la place. *Il fait beau comme jamais* ; les mots de Luigi chantent dans sa mémoire :

J'ai vu

La lumière scintiller

Contre l'épaule bleue du mont

Très haut
J'ai vu
De ses terres douces
Rejaillir ma source
Son chant
Par-delà les siècles
Effacera mes chemins de poussière
Le temps pleut
La vie éclabousse